# SI TU NE VIS PAS DANS UNE TOUR, TU N’ES PAS UN PRINCE CHARMANT Jaxon

Je n’arrive pas à croire que Foster ait osé faire ça. Je m’y refuse. Je passe chaque heure de chaque journée à essayer de contenir l’explosion qui couve, et c’est comme ça qu’il me remercie ? Incroyable.

— C’est elle ? demande Mekhi du canapé où il est affalé.

J’observe la fille qui descend d’une motoneige devant le lycée.

— Ouais.

— T’en penses quoi ? intervient Luca. Elle ferait un bon leurre ?

— Peut-être. Elle a l’air…

Elle a l’air épuisée. Le dos courbé, les épaules rentrées, elle enlève son casque et regarde l’escalier devant elle comme s’il était un obstacle infranchissable. Elle est plus qu’épuisée, en fait elle est… défaite ? Non, c’est pire que ça.

— Quoi ?

Byron s’approche dans mon dos pour jeter un coup d’œil par-dessus mon épaule.

— Oh ! Ouais. Complètement sans défense, murmure-t-il après quelques instants.

Oui, c’est le mot que je cherchais. Sans défense.

Pas de doute : elle fera un leurre parfait. Ce qui ne fait pas de doute non plus, c’est que je suis un salaud. Comment voulez-vous que j’use et abuse d’une fille que la vie a déjà mise à terre ?

D’un autre côté, je n’ai pas le choix. Il se trame quelque chose. Quelque chose d’énorme, de malsain. Je le sens. Les autres membres de l’Ordre aussi. Ça fait plusieurs jours qu’on interroge tout le monde autour de nous, mais personne ne parle… ou en tout cas, pas à nous. Et comme on ne veut pas dévoiler à quel point tout ça nous inquiète sans provoquer un désastre monumental… Eh bien, il nous faut un leurre.

— Sans défense, c’est parfait, non ? remarque Liam sans aucune compassion.

Je le fusille du regard tandis qu’il sort un thermos de sang du minifrigo caché dans ma bibliothèque.

— Je veux dire, ça donnera à ceux qu’on essaie de piéger une impression de sécurité.

— Ou bien ça leur facilitera la tâche quand ils voudront la tuer, objecte Rafael.

Même s’il paraît désinvolte, je sais qu’il est sérieux. Ce qui ne me surprend pas : il a toujours eu un faible pour les demoiselles en détresse. Il est contre ce plan depuis le début.

Moi non plus, ça ne me plaît pas, mais je ne sais pas quoi faire d’autre. On ne peut pas se permettre d’ignorer ce qui se trame autour de nous. Pas si on veut empêcher une nouvelle guerre… ou pire.

Je me retourne vers la fenêtre. Même si elle vacille à chaque pas, la fille est parvenue à gravir l’escalier sans encombre. J’aimerais bien voir son visage, mais il est masqué par une écharpe. Tout ce qui s’offre à mon regard, c’est une masse de boucles sauvages qui dépassent de son bonnet rose vif.

— Qu’est-ce que tu vas faire ? m’interroge Mekhi. Qu’est-ce que tu vas lui dire ?

Je n’en ai aucune idée. D’accord, j’avais préparé ce que je voulais lui dire. Ce que je devrais lui dire. Mais parfois, on ne fait pas ce qu’on devrait. Je l’ai appris grâce à Hudson. Et à ma mère.

Alors, plutôt que de répondre à mon meilleur ami, je demande :

— Est-ce qu’il y autre chose que je devrais savoir ?

— Jaxon…, commence Rafael, mais je l’arrête d’un regard.

— Dites-moi.

— Les dragons sont de retour dans les tunnels, annonce Luca avec un accent espagnol si charmant qu’il semble amoindrir la gravité de ce qu’il vient de dire. Je ne sais pas encore ce qu’ils y font, mais je vais enquêter.

— Et les loups ?

Liam ricane.

— Toujours la même meute de connards.

— Ça, ça ne changera pas, répond Mekhi en se penchant pour cogner son poing contre le sien.

— Jamais, je renchéris. Et à part ça, est-ce qu’il y a quelque chose d’inhabituel ?

— Non. Ils passent tout leur temps à hurler à la lune comme un troupeau de criminels, souffle Buron en regardant toujours par la fenêtre.

Je devine qu’il pense à Vivian.

— Tu devrais intervenir, ajoute-t-il.

— C’est des loups, Byron. Évidemment qu’ils hurlent à la lune. Que veux-tu que j’y fasse ?

— Tu sais ce que je veux dire, réplique-t-il d’un ton de reproche.

Et c’est vrai. Je sais très bien.

— Cole m’a promis qu’ils ne s’attaqueraient plus jamais à personne comme ils s’en sont pris à Vivian.

— C’est ça, grogne Byron. Comme si on pouvait lui faire confiance, à lui et sa troupe de clébards errants.

Ça fait cinq ans que Byron a perdu sa promise. Pour un vampire, autant dire deux jours. La plaie est fraîche.

— Ta proie est entrée, murmure Byron.

Un coup d’œil me confirme qu’il dit vrai. Le bonnet rose et la fille dessous ont disparu.

— Je reviens, je leur dis en retirant le sweat rouge de Katmere que j’ai porté toute la journée. Difficile d’intimider qui que ce soit avec un sweat aux couleurs de l’école…

Je descends l’escalier quatre à quatre. Je ne sais toujours pas ce que je vais lui dire, ni même si je vais lui parler, mais j’aimerais bien la voir de près. Pour déterminer si elle risque de poser un problème. Si mes craintes se confirment, elle risque d’en causer des tonnes…

Je la retrouve seule au bas des marches, occupée à contempler un jeu d’échecs dans une alcôve. Oh oui ! elle va nous causer du souci.

Qu’est-ce qui leur prend, à Macy et à Foster ? Ça fait deux minutes qu’elle est là, et ils la laissent déjà seule ? Ici ? N’importe qui pourrait l’approcher… Et par l’approcher, je veux dire la harceler, ou pire.

J’ai à peine le temps de dévaler la dernière volée que Baxter se faufile déjà furtivement vers elle, les yeux brûlants et toutes canines dehors.

J’attire son attention d’un signe, puis le chasse d’un regard. Ce n’est pas que je veux l’empêcher de boire la petite humaine (elle est vraiment petite, à peine un mètre soixante), mais il y a des règles. Et l’une d’entre elles, c’est qu’on n’a pas le droit de manger la nièce du directeur. Ce qui est dommage, parce qu’elle sent vraiment bon. Un parfum de vanille et de miel perce sous la senteur aigrelette due à son trop long voyage.

Je me demande quel goût elle a.

Non. Boire son sang, même juste pour goûter, est hors de question. Je repousse cette pensée et bondit au bas de l’escalier.

Elle ne réagit pas. Est-elle sourde ? Ou suicidaire ?

Sourde, j’espère ; qu’elle soit suicidaire compliquerait les choses. Surtout, ici, à Katmere, où chaque recoin cache des dangers mortels – et je me compte parmi ces dangers.

Je me glisse dans son dos tandis qu’elle soulève une pièce de jeu d’échecs pour l’examiner, comme si elle n’avait jamais rien vu d’aussi fascinant. Curieux malgré moi, je regarde par-dessus son épaule pour voir laquelle elle a choisie. Maman, dans toute sa gloire. Évidemment.

Sans pouvoir me retenir, je me penche et chuchote :

— Attention à celle-là. Ça lui arrive de mordre.

Elle sursaute comme si c’était moi qui l’avais mordue. Bon, pas suicidaire, alors. Ni sourde. Juste distraite. Tant mieux.

Je m’apprête à la prévenir de ne jamais tourner le dos à qui que ce soit ici, mais elle fait volte-face sans m’en laisser le temps. Nos regards se heurtent, et j’oublie ce que j’allais dire.

Oh non ! Oh non, par pitié, non.

Elle est à la fois familière et parfaitement inattendue.

Comme toutes les humaines, elle est fragile. Je pourrais la tuer d’un revers de la main, ou d’un coup de canine. Ce qui réglerait le problème, sauf, bien sûr, que Foster serait furieux.

Mais quand elle lève sur moi ses yeux couleur chocolat au lait, je ne pense plus du tout à la tuer. Je me dis que sa peau a l’air si douce. Que j’aime la façon dont ses boucles encadrent son visage en forme de cœur.

Je me demande si ses taches de rousseur, sur sa joue gauche, forment une étoile ou une fleur.

J’aimerais tant plonger mes dents dans son cou, juste sous son oreille.

J’aimerais tant qu’elle me le demande.

J’aimerais tant la sentir s’offrir à moi, s’abandonner dans mes bras.

J’aimerais tant connaître son goût sur ma langue. Si son goût est aussi délicieux que son odeur, je ne parviendrais pas à m’arrêter. Je boirais tout mon soûl. Pourtant, j’arrive toujours à m’arrêter.

Cette idée me gêne, d’autant que j’étais descendu pour voir à quoi elle ressemblait, histoire de m’assurer qu’elle ne compliquerait pas la situation plus qu’elle ne l’est déjà, et voilà que je suis en train de songer à…

— Qui risque de me mordre ?

Sa voix tremblante m’arrache à mes pensées. Par-dessus son épaule, je jette un coup d’œil à la table d’échecs… et à la pièce qu’elle a lâchée.

Je me penche pour ramasser la reine vampire, même si je n’ai aucune envie de la toucher, qu’il s’agisse d’une reproduction ou de la reine en personne. Je la brandis sous le nez de la nièce de Foster, de Grace.

— Franchement, elle n’est pas très gentille.

Grace me dévisage.

— C’est une pièce d’un jeu d’échecs.

Sa confusion m’amuse presque autant que la façon dont elle essaie de dissimuler la peur que je provoque en elle. Elle s’en sort bien, un autre humain s’y tromperait, mais pas moi. Je flaire sa peur… ainsi qu’autre chose. Une fragrance qui met tous mes sens en alerte.

— Et ? je la relance.

C’est beaucoup trop amusant de taquiner une humaine.

— C’est une pièce d’un jeu d’échecs.

Pour la première fois, elle trouve le courage de me regarder dans les yeux. Ça me plaît plus que ça ne devrait.

— Elle est en marbre. Elle ne peut pas mordre.

Je fais une moue qui signifie « Sait-on jamais ? ».

— « Il y a plus de choses au ciel et en enfer, Horatio, que n’en peut rêver votre philosophie. »

Vu le bordel dans lequel l’arrivée de Grace nous plonge tous, Hamlet me paraît tout indiqué.

— « Sur la terre », dit-elle.

Je lève un sourcil, étonné. Non seulement elle a reconnu la citation, mais elle n’hésite pas à relever mon erreur. Enfin, ce qu’elle prend pour une erreur.

— La citation exacte est : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio. »

— Je préfère ma version.

— Même si elle est fausse ?

— Parce qu’elle est fausse, justement.

Elle a l’air de ne pas y croire. Ça m’amuse autant que ça m’inquiète, car ma première impression était juste : elle n’est pas très observatrice. Elle n’a rien compris. Elle risque donc de ne pas survivre longtemps à Katmere, ou de déclencher une guerre. Peut-être même les deux.

Et je ne peux pas la laisser faire. Pas après avoir tant œuvré à maintenir la paix.

— Je dois y aller, couine-t-elle, les yeux écarquillés.

C’est la goutte d’eau qui fait déborder le vase. Si elle est impressionnée par une conversation aussi innocente, elle ne va pas tenir plus d’un jour ici.

— Ouais.

Je fais un pas en arrière et lui indique la sortie du menton.

— La porte est par là.

Choquée, elle réplique :

— Et puis quoi ? Adieu et bonne continuation ?

Je hausse les épaules avant de lui donner une réponse qui devrait suffire à la faire fuir. C’est aussi une réponse qui me fait passer pour un connard, et ça fait mal, mais elle ne saura jamais rien de mes regrets.

— Tant que tu quittes ce bahut, je me contrefiche de ce qui t’arrivera ensuite. J’ai prévenu ton oncle que tu ne serais pas en sécurité ici… Mais il n’a pas l’air de beaucoup tenir à toi.

Son étonnement disparaît, remplacé par de la colère.

— Tu te prends pour qui ? Le comité d’accueil de Katmere ?

— Le comité d’accueil ? Crois-moi, c’est le meilleur accueil que tu recevras ici.

— Alors, c’est comme ça ? s’écrie-t-elle en écartant les bras. C’est comme ça qu’on souhaite la bienvenue en Alaska ?

Sa résistance me surprend autant qu’elle m’intrigue, ce qui n’est pas acceptable. C’est peut-être ce qui me fait gronder :

— La bienvenue en enfer, plutôt. Et maintenant, dégage, dis-je, aussi bien pour me mettre en garde que pour lui faire peur.

Raté. Elle ne s’enfuit pas. Elle ne se tait pas non plus. Elle lève son nez mignon et plante son regard dans le mien.

— T’es toujours aussi charmant ? Ou c’est juste pour fêter mon arrivée ?

Ça me paralyse. Personne ne me parle comme ça. Jamais. Surtout pas une humaine que je pourrais achever d’une pensée. C’est rageant : j’essaie de lui sauver la vie, et elle ne s’en rend même pas compte.

Bon, ça suffit comme ça. Il faut absolument que je parvienne à la terrifier.

— Si tu n’en as pas plus dans le ventre, je te donne à peu près une heure.

À son tour de hausser les sourcils :

— Une heure avant quoi ?

— Avant de te faire bouffer.

— Me faire bouffer ? Sérieusement ? Tu ne penses pas que j’ai passé l’âge d’avoir peur des monstres mangeurs d’enfants ?

La manger… La mordre. J’en meurs d’envie. Plus elle s’énerve, meilleur elle sent. Et elle est si jolie avec ses joues gorgées de sang et la veine qui palpite dans son cou…

— Tu ferais mieux d’y croire, je souffle. Même si… tu ferais à peine un hors-d’œuvre.

Pourtant, j’en ai l’eau à la bouche. Mes canines menacent d’émerger malgré moi de mes mâchoires.

Je voudrais la goûter. Sentir la douceur de son corps contre le mien tandis que je m’abreuve. La boire, la boire, la boire et… Non. Je ne peux même pas y penser. Je me force à la toiser d’un air méprisant avant de lâcher :

— Peut-être un amuse-bouche.

Et je claque des dents à deux centimètres de son cou. Elle frissonne. Je tâche d’ignorer ce frisson.

C’est difficile. N’importe qui battrait en retraite à sa place, mais pas elle.

— C’est quoi, ton problème ? crache-t-elle.

Je manque d’éclater de rire.

— Ça dépend, t’as combien de siècles devant toi ?

Il en faudrait plusieurs pour lui faire une réponse exhaustive.

— Tu sais quoi ? T’as pas à…

Du coin de l’œil, je vois des élèves s’approcher derrière nous. Ils sont discrets, mais je les sens. Ils écoutent. Ils attendent. Prêts à bondir.

— Ne me dis pas ce que je dois faire quand toi-même tu n’as aucune idée du pétrin dans lequel tu t’es fourrée.

— Oh non ! s’écrie-t-elle en mimant l’effroi. Tu vas me parler de tous ces horribles monstres qui rôdent dans l’Alaska sauvage ?

Malgré moi, je suis impressionné. C’est énervant qu’elle ne prenne rien de tout ça au sérieux, mais comment le lui reprocher ? Je n’inspire pas la confiance. Franchement, c’est fou qu’elle ne flanche pas. Tout le monde s’aplatit devant moi, d’habitude.

— Non, je vais te parler de tous ces horribles monstres qui rôdent dans les couloirs de ce château.

Je m’avance d’un pas et réduis à néant la distance entre nous.

Il faut qu’elle sache ce qu’elle risque à vivre ici et à défier les gens. Les loups ou les dragons ne seront pas aussi magnanimes que moi. Ils risquent de mordre d’abord et de poser des questions ensuite.

Elle doit lire quelque chose d’affreux sur mon visage parce qu’elle fait un pas chancelant en arrière. Puis un autre. Et un autre.

Mais je la suis, pas à pas, jusqu’à ce qu’elle soit coincée contre la table d’échecs.

Je dois lui faire peur. Je dois la convaincre de fuir Katmere, de partir loin d’ici. Même si plus je m’approche d’elle, moins j’ai envie qu’elle s’éloigne.

C’est si bon d’être contre elle, et son odeur est si capiteuse que j’ai du mal à me concentrer.

— Qu’est-ce que…

Elle s’étrangle.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Je n’ai pas de réponse à lui donner, hormis : Je fais ce qu’il ne faut pas faire. Mais je m’en fiche, dès lors qu’elle est devant moi avec ses yeux chocolat au lait tourbillonnants d’émotions qui me font tout ressentir mille fois trop fort.

Je ne peux pas lui dire ça. Je ne devrais même pas y penser. Alors, je prends l’une des pièces en forme de dragon pour la lui montrer.

— Je croyais que tu voulais voir les monstres ?

Elle la regarde à peine.

— Je n’ai pas peur d’un dragon de cinq centimètres de haut.

Quelle sotte.

— Ouais, ben, tu devrais.

— Ouais, ben, non.

Sa voix est tendue. Peut-être que j’ai réussi à l’effaroucher, finalement. Toutefois son odeur n’est pas celle de la peur. C’est l’odeur de… Non. Je ne peux pas penser à ça, même si j’en meurs d’envie.

Je me redresse, ce qui suffit pour remettre un peu d’espace entre nous. Le silence s’éternise. Le malaise de Grace est évident.

Je finis par le rompre, parce que je sais qu’elle ne le fera pas.

— Si tu te fiches des monstres, de quoi as-tu peur, au juste ?

Je tente d’affecter un ton désinvolte. Comme si je me moquais de sa réponse.

— De pas grand-chose, dit-elle. Plus grand-chose ne t’effraie lorsque tu as déjà perdu tout ce qui comptait pour toi.

Cette déclaration me paralyse. Les mots explosent en moi comme autant de bâtons de dynamite. J’ai peur de me briser, d’éclater en mille morceaux devant elle. Une douleur que je croyais enfouie au plus profond remonte soudain à la surface, et mon cœur saigne. Je saigne, alors que je me croyais exsangue. Alors que je me croyais à sec.

Je m’efforce de ravaler tout ça. En vain. Et je me rends compte brusquement que ce n’est pas ma douleur que je ressens, mais la sienne.

C’est horrible et terrifiant de reconnaître mes plaies et mes cicatrices en elle. Maintenant que j’en ai pris conscience, je ne sais pas comment je pourrais m’écarter d’elle. Ni comment je pourrais accomplir mon devoir.

Je tends la main pour prendre délicatement une de ses boucles entre mes doigts. Elle est si vivante, si brillante, si pleine d’énergie et de joie que j’en oublie que je voulais qu’elle parte.

J’étire la boucle et la regarde rebondir entre mes doigts. C’est soyeux et frais… et pourtant ça me réchauffe comme rien ne m’a réchauffé ainsi depuis trop longtemps.

Grace lève les mains et les pose sur mes épaules pour me repousser.

Je ne bouge pas. J’en suis incapable.

— S’il te plaît, murmure-t-elle.

Il me faut une seconde, ou peut-être deux, ou trois, avant de trouver la force de remuer. La force de lâcher sa boucle, notre seul lien.

Mécontent de moi-même, d’elle, de toute cette situation, je passe la main dans mes cheveux, et le regrette immédiatement : ses yeux se posent aussitôt sur ma cicatrice. Je hais cette cicatrice, son origine, et ce qu’elle représente – surtout ce qu’elle représente.

Très vite, je baisse la tête pour que mes cheveux retombent et la cachent.

Trop tard. Je le vois dans son visage, dans ses yeux.

Je l’entends dans l’irrégularité de son souffle.

Elle s’approche de moi et pose la main sur ma joue blessée. Je me retiens de la repousser. De m’enfuir aussi loin que j’en suis capable.

Ironique, non ? J’étais venu pour l’intimider, et c’est moi qui songe à prendre la fuite.

Nos regards se croisent. Je suis captivé par la douceur et la force que je lis dans ses yeux. Elle me caresse la joue.

Je n’ai jamais rien ressenti d’aussi fort de toute ma maudite vie. Rien à présent ne pourrait me faire briser le lien qui s’est établi entre nous.

— Je suis désolée, chuchote-t-elle. Tu as dû avoir terriblement mal.

Sa voix et le contact de son pouce sur ma peau m’électrisent. Tout mon être tremble de douleur et d’extase mêlées. Deux mots tournoient dans ma tête, se répètent en boucle.

Ma promise.

C’est elle. Cette fille est ma promise. Cette fragile humaine juchée au bord d’un précipice est ma promise.

Cette prise de conscience me foudroie, et pendant un moment, je me laisse le temps de m’en convaincre. Je ferme les yeux et presse ma joue contre sa paume. Comment ce serait, de me laisser aimer ? Et de l’aimer ? De l’aimer complètement, irrévocablement, inconditionnellement ? Je m’imagine faire ma vie avec cette fille narquoise, brisée et si courageuse.

Ce serait merveilleux.

Mais tout le monde autour nous observe – m’observe – et je ne peux pas me laisser aller. Je me fais violence pour faire un pas en arrière, pour remettre une réelle distance entre nous. Depuis quand suis-je là, blotti contre elle ? J’ai l’impression que ça fait des siècles.

— Je ne te comprends pas, je dis.

Ce ne sont pas les mots que je devrais dire, mais ce sont les seuls dont je dispose.

— « Il y a plus de choses au ciel et en enfer, Horatio, que n’en peut rêver votre philosophie », répond-elle, répétant mon erreur avec un sourire qui me cisaille le cœur.

Je secoue la tête pour reprendre mes esprits. Inspire. Expire lentement.

— Si tu ne veux pas partir…

— Je ne peux pas partir, me coupe-t-elle. Je n’ai nulle part où aller. Mes parents…

— … sont morts. Je sais.

La colère gronde en moi. À cause de tout ce qu’elle a subi, et de tout ce que je voudrais faire pour elle mais qui m’est interdit.

— Très bien, dans ce cas, écoute-moi très, très attentivement.

Elle écarquille les yeux.

— Qu’est-ce que tu…

— Rase les murs. Garde la tête baissée. N’examine rien ni personne de trop près.

Je me penche vers elle et presse mes lèvres contre son oreille. Je dois me retenir de toutes mes forces pour ne pas la mordre.

— Et surveille toujours tes arrières.

Avant qu’elle ne puisse répliquer, je repère Foster et Macy qui viennent vers nous. Elle se retourne, et je fais la seule chose que je peux pour la garder en sûreté. Je disparais par l’escalier, si vite que je parviens presque à ignorer que chacun des pas qui m’éloignent d’elle me coupe comme un éclat de verre.

Bien que j’aie prévu d’aller dans ma chambre, je m’arrête après l’angle du mur pour écouter sa voix quand elle parle à Foster. Pas ses paroles, mais sa voix. Ça me suffit, pour le moment.

Bientôt, je voudrai tout d’elle.

Bientôt, je devrai la tenir à distance.

Parce que si je trouvais que c’était dangereux pour elle de servir de leurre, être la promise d’un vampire serait mille fois pire. Et tout particulièrement d’un vampire qui tient le destin du monde entre ses mains.